

« Je veux savoir d'où je pars
Pour conserver tant d'espoir. »
(Paul Éluard, Poésie ininterrompue, cité dans *Le Monde
diplomatique*, Juin 2013, p. 1)

Récemment, pour préserver les standards de la discipline historique et promouvoir la connaissance du passé, les historiens canadiens ont dû intervenir plus souvent sur la place publique. La pratique de l'histoire les prépare à la tâche de plusieurs façons: ils savent prendre le temps de réfléchir de façon critique aux événements et aux débats de l'heure :

- pour distinguer les ruptures des répétitions ;
- relier l'actualité aux mouvances, souvent plus lentes, des usages et des valeurs communes, non seulement pour expliquer les causes les changements, mais aussi pour rappeler des épisodes et des tendances oubliées ;
- communiquer clairement et constamment avec de vastes auditoires qu'ils engagent à comprendre des notions complexes.

Dans leur travail d'« interventions publiques », les historiens peuvent compter sur les ponts qui existent entre praticiens de l'histoire du Canada et des histoires non-canadiennes, entre l'histoire et les autres disciplines, de l'archivistique et la bibliothéconomie à l'anthropologie et l'archéologie, en passant par la démographie et les études culturelles. Ces relations s'en trouvent renforcées à leur tour, fondées qu'elles sont sur la collégialité des lieux de travail et sur les discussions méthodologiques, pédagogiques et théoriques partagées.

Cet engagement critique permet par exemple de souligner le sens des glissements du langage. Par exemple, en choisissant de privilégier le couple 'numérique' et 'analogue' pour catégoriser les archives, les gestionnaires de l'information accordent aux documents électroniques une place privilégiée, au détriment des "autres" types de documents, comme l'a écrit Janet Friskney dans sa correspondance avec le Ministre Moore. La mise en contexte aide aussi à comprendre les difficultés particulières que le Canada rencontre à envisager des projets culturels portés par une philanthropie à l'américaine, ce que la Commission Massey avait souligné il y a plus de 60 ans. La généalogie des projets d'« objectifs d'apprentissage » avec lesquels se démêlent la plupart des départements d'histoire, rigoureusement mise à jour dans les bulletins de l'American Historical Association, permet d'identifier et de contrecarrer les dangers de la logique marchande pour l'éducation universitaire. La confiance du public dans les historiens est fondée sur l'intégrité et la compétence qui leur garantissent la profession.

Enfin, le *Bulletin* présente une synthèse des principes qui ont guidé nos interventions au cours des derniers mois.

“... one of the truths about history that needs to be ... made clear to a student or to a reader – is that nothing ever had to happen the way it happened.”

(David McCullough, “Knowing History and Knowing Who We Are”, April 18, 2005)

Recently, to protect the standards of the historical discipline and promote the knowledge of the past, Canadian historians have had to intervene more than usual on the public scene. As this issue of the *Bulletin* offers a summary of the specific principles that have guided the CHA in the last months, it is interesting to see at which point the practice of history itself prepares them to the task. Historians take the time to reflect critically on the events and debates of the hour to distinguish between the marks of the past and what has not been seen before; to relate news and opinions to the trends, often slower, of common uses and values, not only to explain changes, but also to recall forgotten occurrences to their contemporaries' attention. They also try to communicate clearly and constantly with large audiences (of students, visitors, or readers, depending on their position) and to engage them with complex notions.

In this work of “advocacy”, historians can count on the bridges that exist between practitioners of the history of Canada and of non-Canadian histories, between history and other disciplines, from archives and library sciences to archeology, anthropology, demography or African Studies. These relationships gain in strength from this common work, founded as they are on the collegiality of working places, and on shared discussions of methods, pedagogy and theory.

This form of critical engagement in public affairs allows for instance to identify and interpret the direction of changes in ways of speaking: choosing to favour the binary “digital” and “analogue” to categorize archives might give precedence to electronic forms and obscure the variety and wealth of the “other” forms of documents, as Janet Friskney, the President of the Bibliographical Society of Canada, has written in her letters to Minister Moore. Putting events in context helps understand why, in matters of knowledge and culture, Canadians cannot consider philanthropic ventures in the American style as a panacea, as the report of the Massey Commission over 60 years ago. Tracing the genealogy of the “learning objectives” with which many departments struggle at this time, as the *Bulletin* of the American Historical Association has done rigorously, allows to identify and counter, to some extent, the dangers of applying the logic of business to education. The public trust in historians is founded on the integrity and the competence which their profession guarantees.

Finally, the *Bulletin* summarizes the principles that have guided our work over the past months.